



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

**8 | 2008**

**Mémoire de l'esclavage au Bénin**

---

Nicole-Claude Mathieu (éd.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*

Paris, Maison des sciences de l'homme, 2007, 503 p.

**Jeanne Favret-Saada**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1221>

DOI : 10.4000/gradhiva.1221

ISSN : 1760-849X

**Éditeur**

Musée du quai Branly Jacques Chirac

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 139-140

ISBN : 978-2-915133-94-3

ISSN : 0764-8928

**Référence électronique**

Jeanne Favret-Saada, « Nicole-Claude Mathieu (éd.), *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales* », *Gradhiva* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 03 décembre 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.1221>

---

## L'objet-trace

Une dernière piste que j'aimerais explorer dans ces digressions autour de la présence-absence de l'objet est la notion de trace. Dans le bilan critique qu'il effectue des travaux récents sur la culture matérielle, Laurier Turgeon souligne notamment l'idée de l'objet matériel comme source documentaire. Or, le débat parmi les historiens et les anthropologues est de savoir quel statut conférer à la notion d'objet-trace. Selon le philosophe Paul Ricœur<sup>9</sup>, une trace laissée par le passé ne devient document historique qu'à partir du moment où l'historien est capable d'interroger ses vestiges, de la soumettre à la question. Un objet-document ne devient source d'autorité qu'à partir du moment où il est inscrit dans un programme de recherche, qu'une signification lui est attachée. En outre, la particularité de l'objet-trace est d'indiquer ici et maintenant le passage révolu de vivants sans montrer ce qui s'est réellement passé. Ce paradoxe est, bien sûr, la source des débats controversés autour de l'objet, ou plus précisément autour de l'interprétation de l'objet comme trace.

La récente controverse qui a opposé l'historien de l'art Georges Didi-Huberman<sup>10</sup> au réalisateur Claude Lanzmann, auteur du film *Shoah*, à propos de quatre photographies retrouvées des chambres à gaz me servira rapidement d'exemple. Le premier, tout en défendant la légitimité d'un commentaire sur ces images, rappelle dans son analyse comment l'objet-photographie est à la fois voile et déchirure, masquant la réalité mais entrouvrant aussi, au sein même de cette faille, la fenêtre sur des vies à jamais enfouies. Tandis que Lanzmann, pensant que l'horreur fondamentale du génocide est visuellement inexprimable, affirme que toute image qui en serait proposée resterait dramatiquement en deçà de la réalité. Regarder une telle photo reviendrait, selon lui, à distordre la réalité d'Auschwitz qui fut un événement sans témoins. La photo viendrait mensongèrement combler le silence.

Comme on le voit, rien ne va de soi avec l'objet, et encore moins avec son éléction au titre de trace ou d'archive, de témoin de l'histoire ou d'objet de patrimoine, de symbole ou encore d'actant social. Comme nous y invite le titre proposé par Octave Debary et Laurier Turgeon, il s'agit bien d'objets et de mémoires, mais aussi de présence et d'absence, d'éloquence et de silence, de vérité et de mensonge de l'objet. C'est dire toutes les ouvertures stimulantes que nous suggère la lecture d'un tel ouvrage dont nous ne manquons pas de saluer la parution.

Mondher Kilani  
mondher.kilani@unil.ch

NICOLE-CLAUDE MATHIEU (ÉD.),

*Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales.* Paris, Maison des sciences de l'homme, 2007, 503 p.

Nicole-Claude Mathieu a dirigé la première enquête internationale sur la personne femme et homme dans des sociétés à la fois matrilineaires (tout individu appartient uniquement au groupe de parenté de sa mère, qui transmet seule la filiation) et/ou uxori-matrilocales (c'est l'homme qui, au mariage, s'exile pour vivre chez son épouse). Disons d'emblée le triple intérêt d'un tel projet dans l'état présent de la littérature anthropologique.

D'abord, ces sociétés – peut-être en raison de leur rareté – ont été peu abordées jusqu'ici, et surtout peu prises en compte dans la théorie ethnologique. Ensuite, les travaux récents sur la notion de personne les ont à peu près ignorées. Enfin, l'anthropologie de la personne nous a abreuvés de considérations sur le « rôle », la « position » ou la « condition » des femmes dans les groupes examinés, mais elle ne s'est guère préoccupée de la dimension du genre, c'est-à-dire du statut de sujet de chacun des deux sexes/genres. Cette orientation supposerait qu'on prenne en compte, à chaque fois, les deux personnes homme et femme dans leurs statuts juridico-rituels, la mythologie, les terminologies de parenté, les composantes biologiques et spirituelles, les théories de la conception et de la transmission des substances et qualités masculines et féminines, les rites de naissance et de dation du nom, les initiations, les mariages, les rites funéraires, le rapport à l'au-delà et aux ancêtres, la religion ou les rituels divinatoires et thérapeutiques.

Dans la limite d'un compte rendu, il est bien sûr impossible de présenter les deux essais théoriques de l'ouvrage – l'introduction de Nicole-Claude Mathieu et la postface de Martine Gestin – et les quatorze ethnographies proposées pour illustrer leur propos. J'exposerai seulement ce qui me paraît être l'intention principale d'*Une maison sans fille...* : instaurer une description réellement symétrique des sujets homme et femme (ce que la plupart des anthropologies et la plupart des sociétés sont incapables de concevoir).

On aperçoit aussitôt la portée du déplacement que propose, selon moi, Nicole-Claude Mathieu. Désormais, la question n'est plus de savoir si la domination masculine (par exemple) ou l'échange des femmes par des groupes d'hommes sont des faits universels ou seulement des faits très généraux ; s'il est plus objectif de parler de « dominance » d'un sexe sur l'autre que de « domination » ; si l'expression « valence différentielle des sexes » élude ou non la reconnaissance d'une domination masculine (par exemple en se retranchant derrière le sexisme indigène) ; si la version philosophique (jadis avancée par le jeune Claude Lévi-Strauss) du big bang instaurateur de la Culture est plus qu'une fausse bonne idée qu'il serait grand temps d'oublier ; et si l'on peut (comme le fait Françoise Héritier) poser au fondement de la pensée binaire l'observation empi-

9. Paul Ricœur, *Temps et récit* (vol. III : *Le Temps raconté*). Paris, Gallimard, 1985. Voir chapitre I (« Entre le temps vécu et le temps universel »), et plus particulièrement les pages 171-183 (« Archives, document, trace »).

10. Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*. Paris, Minit, 2003. Voir également Philippe Forest, « Georges Didi-Huberman. Images malgré tout », *Art Press* 297 [site Internet des éditions de Minit] et Jean-Michel Frodon, « Juste des images », *Cahiers du cinéma*, février 2004, p. 20-22.

rique, par les premiers humains, de la présence ou non d'un pénis, ainsi que « le privilège exorbitant [des femmes] d'enfanter les enfants des deux sexes », cette observation et ce privilège étant la source d'une asymétrie principale entre les sexes. Ces rêveries théoriques – parfois de purs enfantillages philosophiques – paralysent en France l'anthropologie de la parenté et de l'alliance du fait de la notoriété (par ailleurs justifiée) de leurs énonciateurs. Elles n'ont tout simplement plus lieu d'être dans la perspective ouverte par Nicole-Claude Mathieu, qui leur substitue l'exigence d'une enquête empirique sur le statut de sujet des hommes et des femmes qui mettrait au premier plan les « capacités ou incapacités morales, juridiques et stratégiques respectives des acteurs sociaux ». Ainsi, l'auteur peut faire droit à l'affirmation de Lévi-Strauss selon laquelle il importe peu pour la théorie de l'alliance que des hommes échangent des femmes, ou l'inverse, mais en ajoutant que, en revanche, cela change tout à une théorie de la personne.

En 1985, Nicole-Claude Mathieu avait étudié les déterminants matériels et psychiques de la conscience des femmes et de leur identité de sexe/genre dans les sociétés patrilineaires et patri-virilocales, à fort pouvoir masculin. La définition de la personne femme y est médiatisée par la référence centrale aux hommes dont elle dépend, les jeunes enfants mâles compris. La maternité sert à produire biologiquement la socialité des hommes, et la production des filles par les femmes est un mal nécessaire à la reproduction des hommes. Les femmes y sont donc un sujet quasi biologique puisque, pour le sujet femme, le culturel est dissocié du naturel – dissociation escamotée par l'imposition du culturel (identifié comme masculin) aux femmes identifiées comme biologiques. Aujourd'hui, dans *Une maison sans fille...*, Nicole-Claude Mathieu veut tester l'hypothèse selon laquelle dans les sociétés matrilineaires le sujet femme serait constitué d'emblée comme pleinement social-humain parce qu'il y a concomitance du biologique et du culturel. De ce fait, les sociétés matrilineaires et uxori-matrilocales construisent une définition spécifique des sujets femme (et donc homme) sur trois plans. D'abord, la domination masculine « peut » y être moins forte, malgré la présence d'un pouvoir masculin (l'autorité politique, la défense du groupe). Ensuite, la matrilocalité « peut » rendre la maternité « plus opérationnelle » qu'en cas de viri-, patri- ou avuncu-localité. Enfin, l'uxori-matrilocalité (la concentration des femmes et la dispersion relative des hommes du groupe familial), grâce à la stabilité territoriale qu'elle offre aux femmes, « peut » favoriser chez elles une « conscience de groupe sexuée » – la conscience de former un groupe, certes fondé sur le sexe, mais avec le sentiment d'une communauté de mode de vie basée sur le genre. C'est pourquoi Nicole-Claude Mathieu a étendu son enquête à quelques groupes uxori-locaux mais cognatiques.

*Une maison sans fille...* étudie donc des sociétés exclusivement uxori-locales (avec une filiation soit matrilineaire soit indifférenciée), ce qui permet aux auteurs des quatorze ethnographies réunies dans ce volume d'examiner avec précision les articulations pos-

sibles entre la règle de résidence et la notion de personne. Pour le reste, les conditions sociales que connaissent les groupes envisagés sont aussi variées que possible : depuis les régions sèches de l'Arizona jusqu'à la forêt amazonienne, des Comores à l'Inde du Sud, de l'Indonésie à la Chine et à Taiwan, ces populations vivent d'économies diverses (agriculture, élevage, chasse et cueillette, horticulture, pêche, et maintenant souvent travail salarié). Certaines de ces cultures sont résiduelles et en voie de profonde altération face au choc des « modernités » techniques, politiques et culturelles, d'autres sont encore prospères et démographiquement importantes ; certaines sont hiérarchisées, d'autres non ; la plupart sont christianisées ou islamisées, sans avoir perdu pour autant leurs spécificités. (Étant donné l'importance des cas africains dans la théorisation passée de la matrilinearité, je regrette toutefois l'absence, dans le livre, d'exemples tirés de cette aire culturelle.)

Les ethnographies proposées sont aussi diversifiées que les intérêts théoriques de leurs auteurs et les multiples dimensions de la notion de personne. Ces quatorze chapitres, s'ils n'autorisent pas la généralisation, ont toutefois l'immense intérêt de prémunir le lecteur contre les dangers d'une théorisation expéditive. Car les croisements possibles entre les déterminants sociaux paraissent sujets à de fortes variations : principes structuraux (filiation, résidence, héritage et territorialisation), conditions de vie, circonstances historiques, inventivité sociologique des populations. Deuxième avantage, l'inévitable brièveté de ces chapitres a une vertu apéritive : on en voudrait tellement plus que ce que nous apprennent Naiqun Weng sur les Nazé, Pi-chen Liu sur les Kavalan, Françoise Morin et Bernard Saladin d'Anglure sur les Shipibo-Conibo ou Michel Perrin sur les Wayuu, pour n'en citer que quelques exemples. Par ailleurs, la représentation que nous nous faisons, grâce à nos lectures, de certaines sociétés (Hopi, Navajo, Minangkabau, Nazé, etc.) est renouvelée ou balayée par la perspective si nouvelle d'*Une maison sans fille...* Et enfin, ces chapitres témoignent de la joyeuse pagaille – signe aussi d'une grande vitalité – dans laquelle se trouve aujourd'hui notre discipline : références théoriques inconciliables, écritures bigarrées, points de vue insolites.

Aussi suis-je désolée de devoir me limiter à l'énumération des autres auteurs : Sophie Blanchy, Marine Carrin, Josiane Cauquelin, Martine Gestin (dont, par manque de place, je suis contrainte d'ignorer la postface théorique), France-Marie Renard-Casevitz, Laura Rival, Alice Schlegel, Susanne Schröter, Maureen Trudelle Schwarz. J'espère seulement avoir donné au lecteur un vif désir de s'y plonger pour entreprendre un périple dans les sociétés uxori-locales et dans les ethnographies qui les décrivent, et pour se confronter, à nouveau frais, à la possible élaboration d'une théorie symétrique des personnes humaines.

Jeanne Favret-Saada  
favsa@club-internet.fr